

## Les aspects spécifiques de la forêt méditerranéenne et ses attraits touristiques

Plaisance G.

Milieu de vie, mode de vie

Paris : CIHEAM  
Options Méditerranéennes; n. 13

1972  
pages 77-78

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=CI01.0467>

To cite this article / Pour citer cet article

Plaisance G. **Les aspects spécifiques de la forêt méditerranéenne et ses attraits touristiques.**  
*Milieu de vie, mode de vie.* Paris : CIHEAM, 1972. p. 77-78 (Options Méditerranéennes; n. 13)



<http://www.ciheam.org/>  
<http://om.ciheam.org/>

G. PLAISANCE

Directeur du Centre Régional  
de la Propriété Forestière  
de Provence-Côte-d'Azur

## Les aspects spécifiques de la forêt méditerranéenne et ses attraits touristiques

Quel est le caractère spécifique des forêts méditerranéennes ? A une telle question, il est difficile de répondre, au moins pour deux raisons.

La première, c'est qu'il y a, à l'intérieur de la région dite méditerranéenne, de grandes différences d'aspect dues à des différences écologiques : qu'y a-t-il de commun entre la végétation de la Camargue, celle de la Crau, celle des Calanques, celle des suberaies des Maures, celle du littoral niçois ? Quelle différence entre une colline bien drainée, sèche, et une galerie de fond de vallon avec ses lianes et sa végétation exubérante ? C'est encore plus marqué si, ne se limitant pas à la zone franche (celle de l'olivier et du chêne-vert), on pense à la frange subméditerranéenne (Luberon, région du Verdon, collines niçoises).

La seconde, c'est que les complexes observés actuellement ne correspondent pas à des types bien définis, car ce sont en fait divers stades plus ou moins avancés de dégradation, en fonction de circonstances purement locales, généralement accidentelles (habitat humain trop proche, incendies, surpâturage...). S'il eût été possible, peut-être, avant l'installation de l'homme, de dégager des éléments communs, de telles perturbations eurent lieu que ni la hauteur, ni la densité, ni même la composition floristique ne paraissent vraiment pouvoir être nettement caractérisées. Ce que nous voyons aujourd'hui, ce sont des lambeaux épars, des bribes, tant le tapis est élimé, lacéré, troué, disloqué.

Ces caractères spécifiques, il est plus facile de dire ce qu'ils ne sont pas que ce qu'ils sont. Certains pensent, par exemple, qu'ils consistent dans le contraste entre le rouge du sol — exalté par les cartes postales — et le vert du feuillage. C'est exact pour l'Esterel et pour certains sols rouges méditerranéens (plateau de Valensole...), mais c'est faux s'il s'agit des boisements sur calcaires, généralement blancs.

Nous ne pouvons guère parler du climat : sa luminosité, sa sécheresse ne sont pas à proprement parler une composante du paysage végétal. Pourtant, on sait qu'elles influencent par le dedans la structure des tissus des plantes : pour réaliser une réduction de la transpiration, elle leur donne une certaine matité, souvent une certaine pilosité (feuille de chêne pubescent, fruit de l'amandier...), souvent aussi un certain vernissé (chêne

vert) ; elle explique aussi l'abondance de plantes à fort appareil racinaire, à bulbes, à rhizomes, l'appareil aérien subsiste peu de temps ; les plantes se réfugient dans le sol pour fuir l'aridité externe.

Une certaine douceur des teintes est une caractéristique assez nette ; il n'y a guère de paysages verts crus, comme en Suisse, il y a toute la gamme des verts : celui atténué du chêne liège, celui du pin d'Alep, celui très doux de l'olivier. Les forêts méditerranéennes sont mozartiennes, tandis que les forêts vosgiennes ou jurassiennes sont wagnériennes.

A toute règle, il y a des exceptions : ici, c'est le vert noir du pin maritime, celui du cyprès, le vert foncé du chêne vert et des buis.

Il y a aussi l'état de dégradation plus ou moins marqué, mais général : peuplements clairsemés, de hauteur médiocre, formés d'arbres très branchus, étalés, tortueux ; des flaques de sol apparaissent et aussi des buissons, des broussailles dans d'innombrables clairières et trouées ; des rochers affleurent très souvent ; terre, trouées, rochers témoignent d'une érosion qui, au cours des siècles, conséquence des fortes averses et de l'incurie, a entraîné la forte couche de terre meuble qui, sous la forêt primitive, supportait les arbres.

C'est ainsi, généralement, une « formation ouverte » qui contraste avec les « formations fermées » que constitue, en zone dite tempérée, une hêtraie ou une sapinière.

Ici on a quelques scrupules à parler de « forêt » tant le mot est associé à l'idée d'une formation fermée : les propriétaires parlent plutôt de leur « bois ».

Ils sont parfois à l'état de garrigues où les végétaux sont tous en-dessous de l'œil — qui peut ainsi parcourir l'horizon — ou de landes à genévrier avec des « piquetés » d'arbres très espacés. D'où, d'ailleurs, une impression de liberté, d'immensité qui est fort appréciée de certains, ceux-là mêmes qui, dans une vraie forêt, se sentent dominés, gênés, opprimés.

Dans le cas des garrigues (avec quelques arbres) l'odeur du thym et du romarin fait partie de l'impression générale caractérisant la formation végétale.

Que dira-t-on aussi des végétations relictuelles : les chênes verts de la Chartreuse ou les hêtres de la Sainte-Baume ? ils sont assurément caractéristiques des conditions locales écologiques (versant

Nord...), mais ils occupent de si faibles surfaces que le public est tenté de les considérer comme « exceptionnels », et il n'y a qu'un pas (ce qui est d'ailleurs une erreur) à les considérer comme « anormaux ». Disons qu'ils sont caractéristiques du passé, d'un beau passé, d'un passé forestier meilleur que le présent.

Il eut été plus facile de définir les caractères de la forêt primitive : la forêt-galerie exubérante où le peuplier blanc montrait son étincelante écorce, où les ormes étalaient leurs frondaisons, où les lianes formaient des draperies, forêt qui couvrirait toute les plaines alluviales fraîches, aujourd'hui cultivées ; la yeusaie à l'état de futaie à laquelle les auteurs latins attribuaient les épithètes de *silva nigra*, *viridis*, *frondosa*, *umbrifera*, *obscura*, *opaca*, *densa*, *horrida*, *secretata*, *profonda*, *silens*... ; la futaie de chêne pubescent, elle aussi continue ou quasi continue, avec un sous-bois presque dégarni ; les bouquets de gracieux pins d'Alep se pressant en foule dans les endroits non occupés par la yeusaie ; les sévères futaies de pin maritime (beaucoup plus réduits d'ailleurs qu'à ce jour).

Mais, en 1972, nous ne voyons que les débris dispersés d'un vase cassé en mille miettes : quel caractère spécifique peut-on trouver à un amoncellement de débris ? Ne soyons pas trop aigri, ni pessimiste : il y a de beaux restes ; le souvenir d'un beau passé subsiste, et l'espoir d'un meilleur avenir persiste, car le couvert peut se refermer ; on peut reboiser les collines et arboriser les plaines. Et si nous cherchions une consolation, on pourrait nous faire observer que c'est le cas de tout le pourtour du bassin méditerranéen : les peuplements avaient une réversibilité suffisante pour résister à un certain dessèchement du climat et aux coups portés par l'homme.

Il faut noter aussi, et ce n'est pas spécial à la région méditerranéenne, que certains éléments sont, en réalité, des exotiques. Et pourtant, notre œil est si habitué à les associer au paysage méditerranéen qu'on serait indigné de les renier : ainsi l'olivier (sous sa forme cultivée), ainsi le cyprès, ainsi le platane, ainsi le micocoulier, ainsi le mimosa, ainsi le palmier, ainsi l'amandier, tous venus du Proche-Orient, ainsi le cèdre venu du Maroc, ainsi le pin noir venu d'Europe Centrale.

Sont-ils ou non caractéristiques ? non, si on recherche les caractères issus des conditions locales ; oui, si on attache de l'importance à la physionomie. D'ailleurs, plusieurs de ces espèces proviennent de régions à climat analogue, et c'est bien pourquoi elles ont réussi. On pourrait en dire autant de peuplements indiscutablement exotiques : la bambusaie de Präfence près Anduze (Gard), les cyprès chauves, les plantations d'eucalyptus...

Faut-il considérer l'état de taillis (tailles de chêne...) comme caractéristique ? Il y en a ailleurs, mais il faut reconnaître qu'ici, il est exclusif pour les feuillus, alors que dans le reste de la France, il n'en constitue qu'une partie. Les difficultés d'amener les baliveaux à l'état de belles réserves lorsqu'il s'agit de

chêne pubescent ou chêne vert, en est une raison.

Faut-il considérer l'incendie de forêt et les marques qu'il laisse, ces spectres décharnés et calcinés d'apocalypse, comme une caractéristique ? C'est plutôt celle de l'imprudence des hommes ; mais c'est aussi un caractère fréquent. L'odeur de brûlé serait-elle caractéristique ? Ce serait vrai dans les jours qui suivent l'incendie. Et de nombreuses années après l'incendie, le botaniste sent le passage du feu oublié, par la présence de plantes pyrophytes, le profane s'en doute par l'état clair et mal venant des arbres.

Le climat façonnant la végétation, on ne sera pas étonné de retrouver dans d'autres pays des végétations analogues : ainsi la végétation du Cap ; ainsi le chaparral californien est le cousin de notre maquis des Maures ; ainsi les garrigues à chêne kermès ont-elles leur équivalent en Grèce ou au Liban, tant il est vrai que la végétation caractérise bien un milieu et que des milieux analogues se retrouvent sous d'autres cieux.

Nous avons examiné surtout le paysage forestier du Sud-Est de la France ; si l'on sortait de France, on trouverait, évidemment, à côté de bien des paysages analogues, d'autres aspects. Ainsi les forêts de chêne zeen d'Algérie, ainsi les cédrades d'Afrique du Nord, ainsi les châtaigneraies corses, ainsi les somptueuses futaies mélangées de pin parasol et cyprès de Toscane, ainsi les sapinières d'*Abies pinsapo* d'Espagne ou d'*Abies cephalonica* de Grèce qui, à la différence des sapinières françaises, sont, sinon dans l'étage méditerranéen, au moins dans sa frange.

Où le touriste va-t-il trouver des paysages caractéristiques ? Partout, bien sûr, s'il sait regarder, s'il sait analyser sommairement la composition, schématiser, comprendre ce qui est essentiel et ce qui est accidentel.

On peut, toutefois, proposer des itinéraires, par exemple celui-ci :

Partant d'Aix, gagnons la Sainte-Baume : nous y verrons la hêtraie reliquée à ifs, érables et grands chênes blancs, à côté des types dégradés habituels. Redescendant sur Saint-Pons, nous verrons un bouquet d'ifs, et sur Gèmenos, aux abords du Théâtre de la Nature, nous verrons les pins d'Alep aux fûts penchés par le vent, aux élégantes frondaisons.

Dans les Maures, la subéraie claire nous révélera un aspect un peu sévère, sauf si les fûts rouge vif des chênes démasclés jettent leur note colorée ; nous pourrions pénétrer sous quelque châtaigneraie nichée au creux du vallon, ombreuse, mais généralement de faible surface. La yeusaie de Chartreuse de la Verne, exceptionnellement belle, méritera une visite.

L'Estérel nous montrera des paysages désolés.

Dans le Var, nous verrons des terrasses, anciennement cultivées, reboisées naturellement en pins d'Alep : les murailles subsistent.

Un peu plus au Nord-Est, nous pourrions voir encore quelques futaies de pin

maritime non encore attaquées par la cochenille : il faut se presser car cet insecte destructeur gagne les Alpes-Maritimes.

Dans ce département, nous irons voir quelques peuplements de charme-houblon (*Ostrya carpinifolia*), une particularité peu connue. Nous pourrions visiter les Parcs départementaux comme celui de Vaugrenier.

Nous pourrions revenir par les Gorges du Verdon avec ses contrastes. Si nous poussons jusqu'à Digne, nous pourrions visiter le petit Parc du Brusquet.

La traversée de la Montagne de Lure montrera la différence entre un *ubac* et un *adret*.

Puis, on pourra voir les truffières de Bédoin, où le sol est nu sous chaque chêne truffier.

La petite cédraie d'Ardenne (parc privé avec cèdres du Liban, près de Saint-Michel de l'Observatoire) méritera une halte.

Sur le Luberon, les îlots de cédraie nous feront rêver d'un avenir meilleur possible ; les futaies de pins noirs montreront que le reboisement peut tirer parti de sols ingrats.

La plaine du Rhône nous offrira les galeries ripariales et les rangées de cyprès et de peupliers.

En Camargue, nous pourrions voir des pins parasols et des genévriers de Phénicie.

Bouclant la boucle, nous pourrions gagner Aix, la capitale. Mais que d'autres vallons, que d'autres collines auraient aussi mérité notre visite par leur caractère méditerranéen !, car si nous sommes embarrassés pour le définir, nous sommes tous, ou presque tous, capables de le sentir, de l'intégrer à notre capital mnémonique ; c'est ce paysage prenant qui a inspiré Joseph Vernet, Guigou, Cézanne, Monticelli, Van Gogh... ; nous sommes enclins à en avoir la nostalgie : la preuve en a été donnée par Goethe, Stendhal, Taine, Mistral, Jean Aicard, Paul Arène, Jean-Louis Vaudoyer... ; ce n'est pas par hasard que, chaque année, il y a l'afflux des touristes septentrionaux qui viennent, certes, chercher le soleil, mais aussi les paysages végétaux qui les impressionnent.

Est-il, après cela, besoin de rappeler, en conclusion, la nécessité de sauver ces précieux restes, de recoller, quand il en est encore temps, les morceaux du « vase cassé » ?